

surent pourtant. Le critique va nous apprendre de quelle manière leurs âmes en peine seront délivrées un jour de ce pénible devoir : "On dit que M. Louis-Honoré Fréchette puise dans cet acte les grandes inspirations de son *Papineau*, drame ou tragédie, qu'il est à la veille de livrer au public."

Vous le voyez, lecteurs, ce n'est pas plus difficile que cela ; je vous le disais bien qu'il fallait appartenir à la brillante confrérie du compère pour éviter les applaudissements de la *Minerve* et l'éreintement littéraire des hérauts précurseurs de *Papineau*.

L'important, dans toute cette affaire, pour "Lacorde," et il nous le dit, c'est que cette terrible prophétie de Jacques Cartier, *Cunaxa vengé*, par J. L. Archambault, écrivain de Montréal, ne se réalise pas. Si cela fait son bonheur, je n'ai rien à ajouter de plus : c'est au public à décider entre le critique et moi.

En attendant, je demande bien pardon aux lecteurs de L'OPINION de cette longue correspondance. — Dans la controverse actuelle, il ne s'agit pas autant de ma personnalité que de certaines questions qui intéressent également tous les amis de l'art, et il m'importait peu de chercher à me défendre contre la critique de mon modeste travail ; mais j'ai pensé qu'il n'était pas sans profit pour les lecteurs de L'OPINION PUBLIQUE de faire quelques réflexions sur le côté pratique de la discussion soulevée par le correspondant de ce journal littéraire. C'est là la seule excuse qui a motivé ma présente réponse.

Je demeure avec considération,
Monsieur le Rédacteur,
Votre dévoué,

J.-L. ARGHAMBAULT.

Montréal, 3 avril 1880.

LA REINE MARGUERITE

On a beaucoup parlé, durant ces derniers temps, de la jeune souveraine qui, bien avant qu'elle montât sur le trône, régnait déjà dans les cœurs de tous les Italiens.

La vérité est que, depuis l'attentat de Passanante, la reine Marguerite souffre d'une maladie nerveuse, qui a pris, vers la fin de l'année dernière, un caractère inquiétant. Elle a longtemps lutté contre les tristes images qui la poursuivaient jour et nuit ; elle a trouvé dans son âme vaillante et forte le courage nécessaire pour se montrer intrépide au milieu des dangers qui entouraient le trône ; longtemps elle n'a songé qu'à distraire son enfant, obsédé lui-même par ces spectres d'assassins : aujourd'hui, grâce aux soins maternels, le jeune prince est délivré de ces fantômes lugubres, et son esprit s'est tourné de nouveau vers les images riantes qui sont le bonheur de son âge. Mais ces fantômes qui épargnent le fils, se sont vengés sur la mère, qui a ressenti, au moment de l'attentat, une secousse morale dont elle ne s'est pas encore relevée.

Les médecins—ceux qui ne s'occupent pas de politique—lui avaient conseillé de passer l'hiver loin de la capitale, dans un endroit bien tranquille et dans un climat très doux. Elle a suivi ce conseil, et elle s'en trouvait bien. Mais d'autres médecins—ceux qui ont entrepris de guérir l'Italie de toutes les saintes croyances et de toutes les nobles affaires—ont jugé que la capitale avait besoin de la reine bien plus que la reine de sa santé. Et la reine a dû revenir à Rome, où son état n'a pu s'améliorer, autant qu'on l'espérait. On la rencontre chaque jour en voiture, soit à la villa Borghèse, soit à la villa Pamphili, soit aux environs de Rome, parlant d'un ton surexcité et gesticulant avec animation, elle dont le caractère était toujours si doux, et dont l'imposante réserve était si pleine de majesté.

Lorsque la reine a quitté Bordighera pour revenir à Rome, elle a pris la résolution de ne point se fatiguer par les réceptions solennelles, que la cour a l'habitude de donner chaque année. Elle ne renonce point cependant à ces réceptions intimes,

qui ont tant de charme pour ceux qui ont l'honneur d'y être admis, et elle continue à s'entourer, une fois par semaine, d'un certain nombre de personnes très connues dans le monde politique et littéraire sans distinction de nuance politique. Parmi ceux dont la conversation est pour la reine une distraction agréable, je citerai M. Minghetti, un des plus charmants causeurs et un des premiers écrivains de l'Italie ; M. Bonghi, l'éminent philosophe ; M. Massari, le biographe de Victor-Emmanuel, le plus honnête et par conséquent le plus pauvre de nos hommes politiques ; parmi les dames, outre celles de la Cour, donna Laura Minghetti et la marquise Alfieri, deux femmes dont l'esprit ne vieillit jamais, et qui savent encore tenir un salon, dans lequel on parle d'autre chose que de la pluie et du beau temps. Si quelque illustre étranger se trouve de passage à Rome, la reine s'empresse de le faire inviter à ces réceptions intimes, et nous avons vu Grégerovius, le célèbre historien de la Rome du moyen-âge, sortir d'une de ses conversations avec la reine aussi enchanté que peut l'être un Allemand.

La reine s'occupe de sa cour avec une sollicitude toute particulière. Elle s'intéresse à la vie de famille des dames d'honneur qui l'entourent. Une d'entre elles, interrogée par la reine, raconta un jour tous les soins qu'elle donnait à l'éducation religieuse de ses enfants. Le lendemain, la reine conseilla aux autres dames d'honneur de suivre l'exemple de cette bonne mère de famille, et ces paroles tombées de si haut ne pouvaient manquer de produire une grande impression.

L'année dernière, une des dames d'honneur de la reine, désirant ardemment être reçue par le pape, crut de son devoir d'avertir sa jeune souveraine qu'elle avait l'intention de demander une audience au Vatican. La reine ne fit aucune opposition, et, se penchant à l'oreille de la noble dame, comme si elle craignait d'être entendue :

—Allez-y, lui dit-elle, et sachez que je vous considère comme très heureuse de pouvoir y aller.

On comprend que même les personnes qui sont le plus aigries contre le nouvel ordre de choses établi à Rome, n'osent point prononcer une parole amère contre cette reine si pieuse, si charitable, dont le Père Curci, le célèbre jésuite, disait : "C'est la femme la plus vertueuse de l'Italie." Au Vatican, on la plaint, mais on l'estime, et certain prélat qui se permit un jour de parler devant le pape, en termes peu révérencieux de la reine Marguerite, n'a pas oublié la leçon fort dure qu'il reçut de Léon XIII.

Au sanctuaire de la Consolata, à Turin, les fidèles qui fréquentent habituellement cette église, peuvent voir à chacune des fenêtres de la sainte Vierge, un magnifique bouquet déposé sur l'estrade de l'autel. C'est une Reine de la terre qui offre ce bouquet à la Reine du ciel, et les bons Piémontais qui regrettent bien de n'avoir plus leurs princes au milieu d'eux, indiquent ce bouquet à leurs enfants, en leur disant à l'oreille :

—C'est le bouquet de Marguerite.

Durant les derniers jours du Carnaval, la reine s'est rendue presque chaque jour aux palais Fiano, dont les balcons sont très bien situés pour assister au défilé des voitures et des masques. Le prince royal s'amusait à lancer des bouquets et des bonbonnières, et il répondait par un signe de tête et par un gracieux sourire aux saluts respectueux de la foule. La reine semblait regarder d'un œil mélancolique cette multitude tumultueuse ; mais lorsqu'elle tournait les regards vers son fils, son visage s'éclairait d'un rayon de joie maternelle et elle paraissait oublier sa tristesse pour ne penser qu'à la gaieté de son enfant. Le jeune prince héritier porte d'ordinaire le costume de marin ; ce costume lui sied à ravir, car l'enfant a déjà l'aspect courageux et fier d'un soldat de marine. Ce costume est aujourd'hui à la mode à Rome, pour les enfants, et mêmes dans les familles qui ne vont pas à la cour, les mères ont adopté ce costume pour leurs petits garçons. La

vanité maternelle l'a emporté cette fois sur les rancunes politiques : d'ailleurs, ces enfants, qui ne connaissent pas le passé et qui ne peuvent aimer ce qu'ils ne connaissent pas, ne seront-ils pas appelés à vivre et à agir dans l'Italie nouvelle, telle qu'elle a été faite par les événements que Dieu a permis ?

Le dernier dimanche du carnaval, la reine a conduit le jeune prince à un bal costumé donné par la duchesse Cesarini. Il n'y avait que des enfants, et le petit prince portait le costume du paysan breton. Il s'est bien amusé ce jour-là, et on ne s'est pas aperçu qu'il était de la race de ces princes de Savoie, qui ont toujours mieux aimé les champs de bataille que les salons. Turkhan-Bay, l'aimable et intelligent ministre de Turquie, disait un soir, au roi Humbert, à un des bals de la cour :

—Votre Majesté préférerait sans doute assister à une belle manœuvre militaire.

—C'est vrai, répondit le roi, mais au bal, je m'ennuie moins qu'on ne le pense, car j'observe, et l'observation a souvent bien des charmes.

* *

Il y a quelque temps, la reine se rendait au parlement pour assister à l'ouverture des Chambres. Lorsque la reine a paru dans la tribune royale, les applaudissements ont éclaté de toutes parts : j'étais curieux de savoir quelle serait l'attitude des députés de l'extrême gauche. Manotti Garibaldi était là, debout, battant des mains et répondant avec les autres au cri de : Vive la reine ! La reine s'est assise, le petit prince reste debout auprès d'elle. Le roi entre : il salua la reine d'un regard —puis il s'incline devant le parlement qui l'acclame : il lit le discours d'ouverture d'une voix faible et fatiguée : mais son regard s'anime et sa voix devient plus forte lorsqu'il rappelle le souvenir de son père, et lorsqu'il parle de "l'amour de son peuple."

Le roi s'est retiré, la reine se lève, les applaudissements recommencent : elle s'incline profondément et elle part, suivie par la marquise Villamarina et par les autres dames d'honneur. Elle est extrêmement pâle ; les équipages de la cour vont de nouveau parcourir lentement les rues qui mènent au Quirinal ; le spectre de Passanante semble se dresser sur le marchepied du carrosse royal ; la police fait cependant bonne garde et des nuées d'agents escortent au milieu de la foule la voiture de la reine et celle du roi. Pendant ce temps les musiques militaires jouent la marche royale, cet air guerrier que nous avons entendu avec émotion dans notre enfance, lorsque la jeunesse italienne courait vers les champs de bataille où les fils glorieux de la chère et généreuse France luttaient pour nous à côté de nos soldats. Aujourd'hui encore cette marche entraînée électrise la foule. Il y a quelques jours, une charmante jeune mère, jouant avec son enfant, chantait de sa voix la plus pure cet air royal ; l'enfant parcourait la chambre à grands pas, et semblait marcher fièrement vers les luttes de la vie.

* *

Quand nous voyons passer la reine Marguerite, pâle et triste, et pourtant souriante, notre cœur se serre et nous maudissons la politique—cette implacable ennemie du repos des rois. Mais si elle persiste dans cette vie de calme et de repos, la santé et la joie ne tarderont pas à renaitre sur cette douce figure de reine, dont le regard profond semble interroger l'avenir. Quel sera cet avenir ? Dieu seul le sait. Les nations sont volages et la marche des événements est rapide de nos jours. Les trônes sont entourés d'abîmes qui donnent le vertige. Pauvre petite Reine ! Elle a bien souffert de ce vertige-là.

Mais si la reine Marguerite interrogeait aujourd'hui cette tendre fleur dont elle porte le nom, et si elle lui demandait : "Mon peuple m'aime-t-il ?" la réponse serait :—Passionnément.

L'INNOMINATO.

PIE IX

Le trait suivant, jeunes lecteurs, vous donnera une preuve entre mille autres de la bonté toute paternelle du Saint Pontife Pie IX.

L'an 1824, un jeune carbonaro était conduit au supplice sous accusation d'avoir conspiré contre l'Eglise. Ses parents tristes et abattus ainsi que ses amis formaient le cortège lugubre duquel on n'entendait que les cris lamentables, car le moment fatal était proche. On marchait lentement n'ayant plus que quelques pas à faire pour atteindre le lieu du supplice.

Tout à coup un prêtre survient et touché de compassion à la vue d'une si grande douleur, il commande aux conducteurs d'arrêter.

Ceux-ci obéissent : s'approchant alors des parents du condamné, le ministre de Dieu, s'informe de la cause de leur déolation. Après avoir entendu le récit de leur affliction, ce bon prêtre leur adresse quelques paroles de consolation et leur donne l'espérance d'obtenir la grâce du coupable. Immédiatement il se rend auprès du Souverain Pontife afin d'implorer le sainteté la grâce du malheureux jeune homme. Il fit au pape un tableau si touchant de la douleur des parents et des amis du condamné que le Saint Père, touché de compassion à son tour, commua la peine du jeune carbonaro en une prison perpétuelle. Transporté de joie à la suite de ce succès, ce prêtre magnanime se rend au lieu du supplice et console ceux qui pleuraient déjà le jeune italien comme mort. Il leur annonce la grâce qu'il vient d'obtenir et ces gens peuvent à peine en croire leurs oreilles. Ils veulent remercier leur sauveur, mais celui-là, plein d'humilité, leur répond qu'il n'avait été en cette occasion que l'instrument de la Providence. Le coupable, heureux d'avoir recouvré la vie, se soumet avec résignation à sa seconde peine et se retire dans son cachot.

Il y avait 22 longues années que ce jeune homme était retenu dans les fers de la captivité, lorsque ce prêtre qui avait imploré sa grâce fut élevé sur la chaire de Saint Pierre. A peine arrivé à cette haute dignité, cet homme au cœur compatissant et généreux se souvint de celui à qui il avait sauvé la vie et résolut de le délivrer de sa captivité. Avant de rendre la liberté à son protégé, il voulut s'assurer qu'il était digne d'un tel bienfait. Il se rendit donc incognito à plusieurs reprises dans la sombre demeure du jeune italien, et après s'être convaincu qu'il avait pris de bonnes résolutions pour l'avenir et qu'il était sincèrement repentant, le Père commun des Fidèles lui accorda sa grâce. Giétano fut donc mis en liberté et ne connut son libérateur que quelque temps après. Pénétré de respect et de reconnaissance, il alla se jeter aux pieds du Saint Père et tout en le remerciant de l'immense bienfait dont il l'avait comblé, il réitéra ses bonnes résolutions, donna des nouvelles marques de repentir et promit à son bienfaiteur de répondre fidèlement à ses bontés.

Vous avez deviné déjà, jeunes lecteurs, qui était ce saint prêtre, c'était Mastai-Ferretti qui a gouverné l'Eglise avec une si profonde sagesse pendant 32 années sous le nom de Pie IX et qui, il y a deux ans, a quitté ce monde où il nous a laissés de si grands exemples de vertus, pour aller jouir dans le sein de Dieu du bonheur des élus.

Deux auteurs dramatiques, X... et Z..., ont eu chacun une comédie jouée à Paris.

X... est sifflé à outrance.

Le lendemain, Z... est applaudit à tout rompre.

—Ah ! s'écrie X..., si j'avais eu ce public !

* *

Deux médecins ont à faire une opération délicate.

Le premier, maniant le scalpel avec infiniment de dextérité, glisse ces mots à l'oreille de son confrère :

—C'est fait !...

—Comment, c'est fait ! s'écrie l'autre, laisse-moi au moins lui donner un coup de lancette !

n'a pas souffert, nous ne serions pas payés !